

LES CLOCHES DE SAINT-BONIFACE

REVUE ECCLESIASTIQUE ET HISTORIQUE

Comprenant vingt-quatre pages et publiée chaque mois
à Saint-Boniface, Manitoba

Abonnement: Canada et Etats-Unis, \$1.00 par an. — Etranger, 7 francs.

VOL. XXXII

AOUT 1933

No 8

SOMMAIRE:—Le sacre de Mgr Emile Yelle — Apologétique: La religion chez nos frères séparés d'Angleterre; Pier Giorgio Frassati (1901-1925); Apparitions et paroles de la Sainte Vierge à la Bienheureuse Bernadette Soubirous — Chronique diocésaine: Changements au Collège; Cinquantenaire à Ste-Anne; Profession religieuse chez les RR. SS. Grises; Imposante cérémonie chez les Soeurs Oblates; Visite du Lieutenant-Gouverneur; Chez les Révérendes Soeurs Grises; Pèlerinage à Otterburne — Nouvelles religieuses: Les Pères Jésuites au Collège St-Paul; Catholiques au Canada — Histoire de l'Ouest: Lettres de Mgr Taché.

LE SACRE DE MONSEIGNEUR EMILE YELLE

Monseigneur Emile Yelle, archevêque d'Arcadiapolis et coadjuteur de St-Boniface, sera sacré à Notre-Dame de Mont-réal le 21 septembre par Monseigneur Gauthier.

Monseigneur Mélanson, évêque de Gravelbourg, fera le sermon de circonstance. Monseigneur Béliveau assistera à la cérémonie.

Apologétique

LA RELIGION CHEZ NOS FRERES SEPARÉS D'ANGLETERRE

L'Ami du Clergé donne une intéressante étude, traduite du "Month", où le Père Martindale, le jésuite anglais bien connu, parle de l'enseignement religieux dans les grands collèges anglais. On y trouvera une préoccupation qui ne semble pas importuner nos grandes institutions américaines, — que nos petits provinciaux s'ingénient à singer — celle de donner une teinte religieuse à leur enseignement. Laissons parler le Père Martindale:

Le P. Martindale recueille les plaintes formulées par les anglicans sur leurs propres écoles officielles. Il le trouve notamment dans une série d' "Essais" qui viennent d'être publiés par M. Arnold Lunn. Ces Essais émanent de hautes personnalités de l'Eglise anglicane. M. Lunn les fait précéder d'un Essai

qui est de son cru ; il y accuse les écoles publiques de négliger l'enseignement de la religion. Les autres Essais sont une réponse à cette accusation.

M. Lunn fait observer que toutes les grandes écoles, en Angleterre, possèdent chapelle et aumônier et que cependant, les études finies, le jeune Anglais ne semble pas avoir tiré grand profit ni de l'une ni de l'autre. M. Lunn est enclin à croire que "l'immense majorité des enfants modernes laissent tomber automatiquement leur religion en quittant l'école". Ce n'est pas que ces jeunes gens deviennent hostiles à la religion ; mais elle cesse de "compter" dans leur vie, ils ne savent plus rien de l'histoire du christianisme, ni de l'apologétique. Quoi d'étonnant à cela, si l'on est fondé à croire que "seulement une petite minorité de leurs maîtres sont chrétiens au sens propre de ce mot !" Et pourtant même un athée devrait être en état d'enseigner l'histoire ou la philosophie en tenant compte de notre civilisation. Il est extraordinaire que des hommes tels que Wells ou Joad, — hommes cultivés, certes, — puissent commettre des erreurs aussi nombreuses et aussi grossières quand ils parlent du christianisme.

M. Lunn était à Harrow de 1902 à 1907 et il peut attester que cette histoire et cette philosophie de la civilisation chrétienne étaient totalement négligées, en sorte qu'un enfant élevé dans cette école se trouvait parfaitement incapable d'apprécier ce qu'il voyait en voyageant au dehors.

"C'est une pitié, estime M. Lunn, que les "Evidences" de Paley ne fassent plus partie, comme jadis, du programme universitaire obligatoire de Cambridge."

Il est certain que la Logique n'est pas le fort des hommes qui ont reçu ce que nous appelons la culture scientifique de notre temps. Ce siècle n'est pas un siècle de foi, et pourtant c'est "un siècle de crédulité !" Tout le monde s'extasie sur la dernière théorie d'un savant quelconque, et la destruction périodique et régulière de ces théories éphémères ne détourne personne de cette manie d'être "à la page", en adoptant le dernier "bateau" de la science du jour !

M. Lunn pense que les études sur le Nouveau Testament et sur sa valeur documentaire sont lamentablement négligées et qu'elles ne devraient pas l'être. Des écrivains tels que Ramsey et Salmon, — sans parler de Frank Morison, — pourraient être lus et commentés et ils établiraient l'esprit des jeunes gens dans une solide sécurité à cet égard.

M. Lunn rapproche l'esprit de la maison et celui de l'école. On se demande, à le lire, si l'esprit familial n'est pas aussi responsable, en Angleterre, des progrès de l'indifférence religieuse que l'esprit scolaire. M. Lunn nous déclare que son père était très religieux, mais il souligne que son tempérament était très différent de celui de ses fils. M. Joad reconnaît également que

les deux générations sont très distantes l'une de l'autre et ont peine à se comprendre. — Cette observation, du reste, est générale en Europe. Il y aurait bien besoin d'un nouveau Jean-Baptiste, pour rapprocher les coeurs des pères et ceux des enfants! Des hommes et des femmes arrivent maintenant à maturité qui n'ont aucune religion et ne se sentent pas le besoin d'en avoir aucune. En sont-ils plus heureux? Ils le croient peut-être, mais il y a de graves raisons d'en douter. Les drames de famille, les suicides, la neurasthénie, la folie font des progrès alarmants dans notre société sans religion!

Il y aurait toute une étude à faire sur les causes de cette "atrophie" soudaine du sens religieux chez un grand nombre de nos contemporains. Un sens ne s'atrophie que si les conditions nécessaires à son développement viennent à manquer. Ce doit être le cas en ce moment pour le sens religieux. Si Quatrefages avait raison de définir l'homme "un animal religieux", que restait-il de lui lorsque l'on supprime l'épithète?

M. Lunn cherche les remèdes au mal qu'il dénonce. Il préconise un changement des programmes, l'introduction d'ouvrages apologétiques et historiques dans le "curriculum" des études. Il examine les objections des adversaires de ses idées: "Vous ne prenez pas garde que les enfants ont des examens à passer, — que si la religion devient une matière d'examen, ils la prendront en grippe".

M. Lunn réplique que les parents qui disent cela pratiquent pourtant la religion eux-mêmes, mais qu'ils n'en comprennent pas l'importance, qu'il faudrait au moins courir la chance de laisser dans l'esprit des enfants le souvenir des preuves qui fondent leur foi. Il s'indigne de la légèreté de l'esprit moderne: "Si X... manque une balle à un moment critique, dans un match entre les deux collèges de Harrow et d'Eton, tout le monde s'accorde à trouver le fait extrêmement grave! Mais si X... perd sa foi, qui s'en inquiète? L'honneur d'un collègue actuellement est plus engagé dans une partie de jeu que dans la qualité des chrétiens qu'il forme!"

Bref, conclut M. Lunn, l'école publique, telle qu'elle fonctionne actuellement, n'est pas chrétienne. En mettant les choses au mieux, elle enseigne une bonne morale païenne. Son centre de gravité n'est pas "le ciel", mais la terre; les écoles ne mettent pas leurs élèves en voiture pour les "honneurs surnaturels", mais pour les "honneurs séculiers". Même la préparation à la Confirmation (anglicane) est livrée à des hommes dont seulement une minorité sont des chrétiens authentiques. Tout le système a donc besoin d'être changé.

A la suite de cette étude-réquisitoire de M. Lunn, divers observateurs viennent faire leurs remarques. Le principal du

collège d'Eton essaie de répondre à ce pessimisme par une bonne dose d'optimisme. M. Lunn généralise-t-il ses propres souvenirs de classe, ou parle-t-il réellement de ce qui se passe actuellement? La Confirmation est beaucoup mieux préparée maintenant qu'elle ne l'était il y a vingt ans. Les rapports entre élèves et maîtres sont beaucoup plus intimes, les discussions plus sérieuses. "Je suis grandement déçu, déclare le principal d'Eton, lorsqu'un enfant, au terme de ses classes, n'a pas une attitude générale, envers la religion, meilleure que celle de mes contemporains et de moi-même." Il y a un merveilleux changement dans la littérature missionnaire. On a fait beaucoup pour l'adaptation du service de la chapelle. La science est beaucoup moins irréligieuse qu'elle ne l'a été. Nulle personne de bon sens ne doute que la situation de la religion se soit améliorée depuis vingt ans et même depuis cent ans.

Après le principal d'Eton, — qui est, on le sait, le collège le plus ancien et le plus "select" de toute l'Angleterre, — c'est l'évêque de Bradford qui apporte son témoignage. Ce prélat anglican admet, lui aussi, qu'il y a quelque amélioration, "ça et là". Il y a de meilleurs ouvrages sur la Bible. Mais il craint que ces progrès n'affectent que l'enseignement de la "théologie", dans les classes les plus hautes. — Le principal de l'école de Westminster déclare à son tour qu'il ne connaît pas de collège public où la libre discussion des difficultés entre maître et élèves ne soit pas "une pratique établie", à partir de la Sixième. Le même personnage donne une liste d'ouvrages et de sujets de leçons religieuses donnés dans son Collège. — Le principal de Leys affirme que, dans le sien, l'enseignement religieux a pour centre l'étude attentive de la vie du Christ, ce qui est assurément un progrès très sensible.

Nous sommes en effet à une époque où les raisonnements abstraits nous touchent moins que les faits. Rien ne vaut une bonne "Vie de Jésus" adaptée au milieu scolaire, assez développée pour donner l'impression du complet et du définitif, assez agréable à lire pour que l'élève y sente palpiter la pensée et le coeur du divin Maître, rien ne vaut, disons-nous, une "Vie de Jésus" comme celle-là pour laisser dans l'esprit des élèves une base solide et inébranlable aux convictions de la vie. Sans une connaissance approfondie de l'action et de la doctrine du Christ, des péripéties dramatiques et du sens surnaturel de sa mort, tel que lui-même nous la fait comprendre, tous les catéchismes, tous les résumés théologiques risquent de rester dans l'abstrait, par conséquent dans le vague et le flottant. Notre génération a le goût de "l'histoire". Il faut lui faire lire une entre critiques incrédules et critiques croyants..

Il faut lui faire lire les Evangiles, — non dans leur texte tout nu, comme le pensent certaines sectes protestantes, qui ne

se doutent pas qu'ainsi elles trahissent l'Évangile, — mais encadré dans un commentaire discret et scrupuleusement objectif, de remarques géographiques, psychologiques, historiques ou archéologiques. Le principal du Collège de Lyes est convaincu de cette nécessité; il pense que le trop long contact avec l'Ancien Testament, mal compris, est de nature à donner aux enfants des idées fausses sur la divinité. Il pense aussi que nous avons trop laissé l'image du Christ devenir la proie d'imaginations artistiques plus ou moins fantaisistes et qu'il faut recueillir ses propres paroles, étudier ses propres actes, s'attacher à ses pas, monter avec lui au Calvaire, se mettre en un mot à son école, ainsi que ses confidents immédiats. Le grand moyen d'apostolat à notre époque doit être celui-là!

Cette étude du principal de Leys, — un anglican, ne l'oublions pas, — est d'un intérêt exceptionnel et nous avons, nous catholiques, beaucoup à y prendre, surtout en ce qui concerne la force d'emprise d'une Vie de Jésus à la fois scientifique et populaire, sur les élites cultivées et par ces élites sur les masses elles-mêmes.

A la suite de ce chapitre, le recueil publié par M. Lunn en contient un autre que le P. Martindale estime le meilleur de la collection. Il est dû à la plume de M. Ivor Gibson, de Charterhouse. Cet écrivain a été conduit par la maladie à méditer sur la vie. Après tout, bon gré mal gré, nous avons à vivre une vie sur cette terre. L'unique problème est de savoir ce que nous en ferons. C'est ce problème qu'il faut proposer à la jeunesse. "A qui voudrais-je ressembler, parmi tous les hommes dont parle l'histoire? Quel sera mon modèle, mon héros, mon ami, mon guide?" M. Gibson nous fait la confidence qu'il a succombé à l'obsédante beauté du Christ, qu'il trouvait constamment dans le sous-sol de sa conscience. Depuis ce temps, il a pris l'habitude de suggérer à tout jeune homme ou enfant passant entre ses mains d'essayer "la voie du Christ dans sa propre vie, par exemple pendant trois ans". Si cette voie apparaît comme déficiente, on pourra l'abandonner, et on le fera alors avec une conscience claire de ses raisons d'agir ainsi. En toute hypothèse, il ne sera pas plus ignoble d'avoir suivi le Christ que d'avoir suivi Lénine.

Mais pour que l'expérience soit faite en pleine loyauté, il importera de connaître à fond la Vie du Christ. On en revient donc toujours à la nécessité de mettre aux mains des jeunes gens une "Vie de Jésus" très détaillée et très complète, leur donnant la sensation de la solidité de l'histoire par l'appel constant aux sources elles-mêmes, c'est-à-dire aux témoignages que les apôtres ont scellés de leur sang!

M. Gibson indique aussi les difficultés que les jeunes gens lui apportent, quand il leur parle de faire "un essai de vie totalement chrétienne". Il cite ensuite les directions qu'il leur donne

pour y faire face. Il ajoute que le Collège de Charterhouse est actuellement divisé en quatre groupes, chacun d'eux assistant à une série de 12 leçons par an. De la sorte, tous les élèves ont, en quatre ans, assisté à 48 leçons sur les sujets suivants: la "Vie du Christ", — la "Vie des Saints anciens et modernes", — l' "Histoire primitive de l'Eglise", — l' "Apologétique chrétienne".

En considérant ces répliques de différents proviseurs des grands collèges anglais, on a nettement l'impression que l'enseignement religieux est en hausse. Les maîtres des collèges font des tentatives et des expériences. Mais on se demandera, avec le P. Martindale, si tout cela ne vient pas trop tard. Tous les auteurs des Essais mentionnés ici sont en effet d'accord avec M. Lunn sur un point, à savoir, sur la décadence religieuse du pays tout entier, les milieux catholiques exceptés. Le Dr Alington avoue qu' "il est lamentable de voir cette génération se montrer si indifférente en matière religieuse". La religion au collège a quelque chose d'embarrassé, d'inorganique; elle ne prépare pas à une pratique spontanée et profonde au sortir de l'école. L'article de l'évêque de Bradford est très pessimiste. Il est vrai qu'il ne considère pas seulement l'école et qu'il parle surtout de l'état actuel de la société anglaise cultivée envers la religion. Il y a peu d'esprit religieux, peu de contact intime entre l'âme créée et son Créateur. Même lorsqu'on voit de la pratique religieuse, on se demande ce qu'il y a dessous, quelle connaissance réelle de la Foi et de la Religion se trouve sous les rites accomplis. Il observe que les parents sont en général peu attentifs à la question de savoir si l'on enseignera à leurs enfants une religion et laquelle. Les maîtres ne sont guère aptes dans l'ensemble à suppléer à cette insuffisance du foyer. Le même prélat fait une peinture sombre de l'écroulement des croyances et des suites que l'on peut remarquer de cet écroulement, soit dans le domaine de la vie sexuelle, soit dans le cercle de la vie sociale et commerciale.

L'un des maîtres de Westminster fait remarquer, non sans raison, que la religion du lycée ou école publique est exactement la même que celle de la paroisse. Et justement, c'est cela qui est regrettable. Car il est obligé de reconnaître que l'une et l'autre sont en voie de faire faillite auprès de nos contemporains. Il croit pourtant que si la Bible n'est plus le complément ornemental de la table de famille, elle est cependant étudiée consciencieusement, humblement et ardemment par un nombre toujours croissant de personnes, jeunes ou vieilles. Il croit que la révolte réelle de la société contemporaine n'est point contre la Bible, mais contre un "clergé médiéval", contre "le pseudo-catholicisme des Eglises".

Après d'une étude optimiste de M. Bisseker de Leys, on lit une étude très noire de couleurs et de prévisions de M. Owen. Pour ce dernier, la tâche de l'enseignement religieux dans les collèges publics serait de dire à la jeunesse en quoi consiste l'évidence chrétienne et l'importance capitale des problèmes et des vérités auxquels touche la doctrine du Christ. Et il déclare rondement : "C'est ce qui n'a pas été fait en général dans les Ecoles publiques, certainement pas avant la Guerre, et encore moins, je pense, depuis la Guerre". Il croit que l'on s'en est tenu dans l'ensemble à ceci : "La seule chose qui importe en religion c'est la morale, et en matière de morale, tous les gens qui ont de la décence ont les mêmes idées".

On sent à lire tous ces auteurs que ce qui leur manque, — à leur insu, il est vrai, — c'est une norme sûre de vérité. Ils ont abandonné l'Eglise catholique ; il n'y a plus pour eux que le libre examen. Chacun, à les entendre, ne dépend que de sa conscience et de l'Esprit. Par-dessus toutes les divergences des opinions, il n'y a plus qu'une chose qui puisse servir de lien entre les membres d'une société capitaliste, avide de stabilité en fait de propriété : c'est la morale. C'est ce que Mathew Arnold exprimait dans une phrase fameuse : "La Religion c'est la Morale colorée d'Emotion". Laissez de côté la raison ; appliquez-vous uniquement à obtenir de tous une conduite décente et le maintien de l'ordre social ; colorez ce souci de correction extérieure de toutes les émotions que peuvent vous fournir l'art, la tradition, la rhétorique, le sentiment sous toutes ses formes. Ne vous demandez jamais si tout cela est "vrai". Qu'importe que ce soit vrai, si c'est utile et bienfaisant ?

Avec cela on arrive en effet, pendant un temps, à garder un certain décorum. Mais on verse dans le ritualisme sans âme. On comprend dès lors que M. Force Stead, aumônier de Worcester, l'un des Collèges d'Oxford, se demandant si le christianisme est enseigné au collège, réponde : "Non, ni on ne le prend ni on ne l'apprend !"

Quelqu'un a dit que le christianisme est une atmosphère qui se prend, mais qui ne s'apprend pas ; c'est une sorte de contagion bienfaisante ; on doit le respirer plutôt que de le faire entrer de force dans sa mémoire. C'est en ce sens que M. Stead déclare qu'au Collège on ne fait ni l'un ni l'autre ! Il soutient pourtant que la plupart des enfants qui viennent au Collège proviennent de familles chrétiennes ; la plupart ont des Bibles et des livres de prières qui leur ont été donnés par leurs parents. Mais que signifie ce geste des parents ? On se le demande. Combien parmi eux semblent avoir dit, implicitement, à leur enfant : "Mon fils, nous ne t'avons jamais dit un mot de Dieu, de ce qu'il est ou de ce qu'est le Christ. Mais nous avons confiance que tu te con-

duiras toujours en fils fidèle de ta mère, l'Eglise de Dieu. Voici une Bible. Fais-en bon usage et que Dieu te bénisse!"

Comme on le voit, la haute société anglaise n'est pas en voie de croissance religieuse. Si l'enseignement religieux au collège fait quelque progrès, ce qui reste douteux d'après ce qu'on vient de voir, il est certain que la génération anglaise actuelle est en régression à ce point de vue. Le P. Martindale ne se demande point d'où cela vient. Il a pourtant au passage dit le mot qui nous paraît essentiel. Ce mot, c'est celui que nous avons signalé il n'y a qu'un instant: "L'esprit chrétien ne s'apprend pas, il se prend". C'est une atmosphère qu'il faut respirer, plutôt qu'une matière scolaire qu'il faut s'assimiler.

Si notre société abandonne la religion, c'est donc que l'air que l'on respire en notre siècle n'est plus un air chrétien. Et d'où vient cela?

Voilà le grand problème de l'histoire contemporaine. A partir de quel moment et pourquoi l'air du siècle est-il devenu asphyxiant pour le christianisme? A partir de quel moment et pourquoi le sens religieux, ne rencontrant plus les conditions favorables à sa croissance, a-t-il commencé à s'atrophier parmi nous?

Il nous suffira d'avoir formulé le problème. De le résoudre, cela demanderait une longue étude. Disons seulement ceci: la disparition de l'atmosphère chrétienne coïncide remarquablement avec l'apparition de l'ère du machinisme. C'est depuis l'ouverture de l'ère industrielle, — il y a environ 150 ans ou un peu plus, — que l'on remarque une décadence de la foi religieuse. Cette coïncidence de temps ne serait-elle pas l'indice d'une causalité réelle? Ne serait-ce pas l'attention toujours plus grande que l'homme apporte aux choses de la matière qui a nui au développement des choses de l'esprit? En un mot, la vraie cause du fléchissement des croyances au sein des sociétés chrétiennes, depuis 150 ans, ne serait-elle pas une sorte d'"inflation" des valeurs matérielles, ayant pour conséquence une "dévalorisation" des richesses spirituelles, aux yeux d'un trop grand nombre de chrétiens?

Il y aurait, croyons-nous, une belle étude à faire sur ceci: "Evolution de l'esprit religieux dans le monde, depuis l'avènement du machinisme".

Si notre suggestion est vraie, il y a lieu d'espérer que la banqueroute trop visible à laquelle le machinisme est en train d'aboutir conduira les esprits réfléchis à une déflation de la matière et à une revalorisation de l'esprit. A nous, prêtres, qui sommes penchés sur notre siècle, de lui montrer le chemin de la guérison, de lui tendre la "Vie de Jésus", en lui disant: "Prenez et lisez, vous trouverez ici Celui qui est la Voie, la Vérité et la Vie!"

PIER GIORGIO FRASSATI (1901-1925)

Nous avons cru qu'il serait intéressant et instructif, en même temps que très édifiant, de présenter à nos lecteurs cette figure encore peu connue du grand public.

L'état moral du monde actuel inspire de graves appréhensions aux gardiens de la Cité. La vague de sensualisme qui avance et monte du large, le matérialisme officiel, l'orgueil devant le bagage soi-disant scientifique de l'âge actuel, tout l'apparat contemporain rend soucieux les penseurs et ceux qui se penchent sur les problèmes humains. Les âmes débonnaires aperçoivent de moins en moins la ligne de démarcation entre le bien et le mal et la santé morale semble décliner avec une rapidité qui fait peur.

En face du mal et de l'indifférence il est vrai de dire que les forces du bien s'organisent. L'élite de l'humanité, sans doute dégoûtée des stupidités actuelles, se tourne vers les sommets. Les âmes sincères retrouvent la vraie Foi et reviennent aux sources spirituelles. Les âmes tièdes sentent le besoin de s'affermir dans leurs croyances et la pratique des vertus religieuses. L'on trouve aujourd'hui, plus qu'hier, dans tous les pays, des hommes convaincus qui vivent de leur Foi et au besoin souffrent pour Elle. C'est le fruit du renouveau liturgique, des retraites fermées, de la communion fréquente, des organisations pieuses, de la superbe littérature Catholique moderne, traduite dans toutes les langues.

Nous voudrions présenter à nos lecteurs la figure captivante d'un jeune étudiant italien, mort à l'âge de 24 ans. Un jeune homme âgé de son siècle; actif, entreprenant, merveilleusement conservé, en un mot un apôtre moderne. Pier Giorgio Frassati naquit à Turin le 6 avril 1901. Son père était propriétaire et directeur du grand journal de Turin, la Stampa. Monsieur Frassati devint subséquemment sénateur et ambassadeur italien à Berlin. La mère de Giorgio était une femme de vertu peu commune, de l'étoffe de Blanche de Castille. Charles de Foucault aimait à rappeler quelle influence heureuse avait eue sur son âme son éducation familiale. Le biographe de Pier, le Rév. Père Cajazzi, qui fut également son précepteur, nous dépeint le magnifique tableau de l'intérieur familial où grandit son héros. Il raconte, par exemple, comment le soir, après les prières faites, Madame Frassati faisait coucher ses enfants alors que leurs petits amis allaient au cinéma, accompagnés de leurs parents; comment sa vigilance s'étendait à tout: aux fréquentations, aux lectures de son fils. Elle avait soin de lire elle-même les livres qu'il devait parcourir en lui marquant du crayon certains passages qu'il valait mieux ne pas lire. L'enfant se con-

formait scrupuleusement à ces directions. Il eut d'ailleurs de bonne heure ce que son biographe appelle le "Sensus Christi", le sens du Christ ou si l'on veut la mentalité chrétienne. Il se sentait attiré vers Dieu et les choses de Dieu.

Lorsqu'après de longs exercices latins et de fastidieux thèmes grecs, le précepteur signifiait la fin de la classe, le jeune Pier, encore enfant, croisait ses petits bras et regardant le prêtre bien en face, lui disait : "maintenant parlez-moi de Jésus-Christ". Il avait de Dieu le sentiment constant. Il le voyait en tout ; au sein de cette nature italienne si riche en variétés, son âme montait, montait constamment vers lui. Un jour qu'il lisait la superbe vie de sainte Cathérine de Joergensen, il en était venu à ce passage si touchant où l'hagiographe rapporte comment la sainte se promenait certains jours avec Notre-Seigneur qui alternait avec elle dans la récitation de l'Office : "Bienheureuse sainte Cathérine, dit-il à un de ses amis, elle a vu Jésus durant sa vie".

Pier Giorgio Frassati avait reçu de Dieu tout ce que les mortels peuvent envier. Une belle fortune, une situation sociale avantageuse, une intelligence vive servie par une mémoire fidèle, une santé à toute épreuve. Sa force physique faisait l'admiration de ses amis et de ses compagnons. Il montait superbement et, comme notre glorieux Pontife régnant, était un alpiniste enthousiaste. Il a chanté les beautés des ascensions dans les neiges éternelles, le regard fixé vers l'infini, le corps doucement balancé au mouvement des pas feutrés. Il a essayé de dépeindre les vastes horizons qui s'ouvraient devant lui. C'est alors surtout qu'il se sentait près de Dieu. Toutefois Pier Giorgio n'était pas un sportsman au sens moderne du mot. Le sport chez lui était bien secondaire et venait en son temps, comme toutes choses ; il n'eût jamais sacrifié une chose de plus grande importance à son amusement favori. Il lui sacrifiait rarement, par exemple, sa communion quotidienne et bien des fois ses compagnons le virent se lever discrètement au petit jour et gagner une petite église éloignée pour y comunier. Un jour, après une descente extrêmement rude, ses amis -le cherchèrent assez longtemps. Il revint enfin et avoua qu'il était allé faire une visite au Saint-Sacrement après le voyage. Rien en lui de guindé, d'étroit ou de conventionnel. Une belle piété, large, vigoureuse, faite de santé morale, mais logique et par conséquent entreprenante. Il ne se douta peut-être jamais de l'influence qu'il eût, surtout dans le milieu étudiant et universitaire où bientôt il entra.

Malgré son peu de goût pour les sciences positives il s'assujettissait à l'étude aride du génie. Il avoua à sa soeur, plus tard, que son but avait été de se qualifier comme ingénieur des mines afin d'aller travailler avec les pauvres ouvriers qui grouillent

sous terre et leur apporter la lumière et la chaleur d'une amitié humaine et divine. Il voulait s'expatrier dans ce but.

Entre temps il fut un élève irréprochable. Sa grande pureté de moeurs lui valut le respect des étudiants des deux sexes et leur admiration secrète. Sa piété le poussait à se dévouer. Au sein des étudiants l'on venait de fonder une Conférence de Saint-Vincent de Paul. Pier Giorgio en fût l'apôtre. Sa charité lui inspirait des délicatesses infinies. Il mettait de côté, au profit des pauvres, toutes ses économies et s'imposait des sacrifices pénibles. Turin, c'est la cité de Dom Bosco et de Silvio Pellico. Ce fut également le théâtre de cet autre latin au sens exquis et à la délicatesse propres à cette race d'hommes. Il était de tous les bons mouvements mais toujours admirablement soumis à ses directeurs. Il avait épousé la cause du parti populaire italien. Lorsque le Pape abolit le parti populaire Giorgio se soumit sans hésiter, bien qu'il en ressentit beaucoup de chagrin.

Ce fut au sein de la "Fuci" que Giorgio exerça surtout son influence. La Fuci, c'est la Fédération des Universitaires Catholiques Italiens. Au moyen d'exercices spirituels appropriés, par des études sérieuses et bien dirigées, les membres de la "Fuci" se préparent à l'action catholique, dans tous les domaines.

Frassati fut un des membres les plus dévoués. Il ne manqua jamais une assemblée. Les travaux qu'il présenta étaient au point, sans ambition littéraire mais remarquablement pratiques. Comme il arrive presque toujours, les associations auxquelles il appartenait aidèrent à le former. Il y acquit plus de patience, une plus grande charité. Nous voudrions parler de sa charité, car elle fut très grande. Jamais il ne fit sentir à aucun la moindre différence sociale. Il tâchait de couvrir les tares, les faiblesses d'autrui. S'il croyait avoir eu tort il venait s'excuser, demander pardon. Il avait répondu un peu rudement à une jeune fille dans une ascension. On le vit, le soir, venir lui demander pardon en présence des assistants.

Ceux qui ont vécu le moindre comprendront qu'il n'arriva pas à cette maîtrise de soi sans lutte ni sans secousse. Il sut vaincre ses penchants, contrôler ses émotions. On le vit à Rome, dans une grande manifestation des étudiants catholiques alors que les Ligeurs furent brutalement assaillis par la police, demeurer calme au milieu des coups qui l'ensanglantèrent. Il renonça à une amitié qui lui paraissait idéale parce qu'il avait cru comprendre que la jeune fille choisie ne plaisait pas complètement à sa mère. Le coeur brisé, il fit son sacrifice et personne n'en soupçonna la profondeur.

La mort vint le frapper. Il l'avait désirée. Il était de ceux qui ne refusent pas de faire leur large part mais il se sentit heureux d'aller à Dieu. Une maladie mystérieuse le conduisit en quelques jours au tombeau. Un prêtre un jour, plaignait en sa

présence le sort d'un jeune homme mort en pleine force: "Non! Il est heureux, reprit Pier Giorgio, il est allé retrouver son Dieu". Sa dernière pensée fut pour ses pauvres. Déjà il ne pouvait plus parler. Il se fit apporter un crayon et du papier et traça d'une main que la paralysie gagnait de plus en plus, au prix d'efforts inouïs, quelques mots, demandant à un ami d'aller visiter ses pauvres à sa place.

Le tombeau de Pier Giorgio Frassati est devenu un endroit de pèlerinage. Des centaines de jeunes gens et jeunes filles s'y rendent y prier celui qui leur est apparenté par tant de côtés. L'on veut introduire sa cause et l'archevêque de Turin a autorisé une prière à cet effet. La vie touchante de Pier Giorgio Frassati a été traduite dans plusieurs langues. Nous avons vu l'édition anglaise, publiée chez Burnes et Oates. L'on trouvera profit à lire et à faire lire cette belle biographie.

* * *

APPARITIONS ET PAROLES DE LA SAINTE VIERGE à la BIENHEUREUSE BERNADETTE SOUBIROUS

Première apparition: 11 février 1858. — Bernadette apprend de la sainte Vierge à bien faire le signe de la croix.

Deuxième apparition: 14 février. — "Elle y est", s'écrie Bernadette heureuse, en avançant vers le rocher, et elle jette de l'eau bénite vers la Dame mystérieuse qui sourit à ce geste.

Troisième apparition: 18 février. — L'enfant, rentrant en extase: "Elle vient..., la voilà!" dit-elle. Elle présente à la vision encre et papier pour y écrire ses désirs: "Ce que j'ai à vous dire, il n'est pas nécessaire de le mettre par écrit. Faites-moi seulement la grâce de venir ici pendant quinze jours. Je ne vous promets pas de vous rendre heureuse en ce monde, mais dans l'autre. Je désire qu'il vienne du monde ici".

Quatrième apparition: 19 février. — L'extase dure une demi-heure.

Cinquième apparition: 20 février. — Bernadette est accompagnée de sa mère. Une foule les avait précédées à la grotte. Durant l'extase, la sainte Vierge apprend mot à mot à sa petite confidente une prière exclusivement pour elle.

Sixième apparition: 21 février. — Nombreuse assistance très émue. Bernadette voyant la physionomie de la Dame empreinte de tristesse, lui en demande la cause: "Priez pour les pécheurs".

Septième apparition: 23 février. — Confidences: la sainte

Vierge dit à l'enfant trois secrets personnels qu'elle n'a jamais révélés.

Huitième apparition : 24 février. — Bernadette agenouillée sur la pierre, chapelet en main, et tout d'abord radieuse, prend soudain une figure attristée. Elle gravit à genoux la pente qui précède la grotte, baisant la terre à chaque pas et répétant, tournée vers la foule, ces mots prononcés par la sainte Vierge : "Pénitence ! Pénitence !"

Neuvième apparition : 25 février. — La pieuse voyante reçoit l'ordre "d'aller boire à la fontaine et de s'y laver". Mais comme elle n'apercevait aucune fontaine, elle se dirigeait vers le Gave. La Vierge la rappelant lui fit signe, d'un geste souverain, de se rendre au bord de la grotte. "J'ai alors gratté la terre, dit Bernadette, et l'eau est arrivée, et j'en ai bu." C'est cette source merveilleuse qui opère depuis tant de miracles évidents.

Dixième apparition : 26 février. — "Vous baiserez la terre pour les pécheurs."

Onzième apparition : 27 février. — Extase prolongée ; à l'issue de l'entretien la Vierge paraît se recueillir ; elle commande "d'aller dire aux prêtres qu'il doit se bâtir là une chapelle".

Douzième apparition : 28 février. — Communications intimes et personnelles.

Treizième apparition : 1er mars. — Emotion enthousiaste de la foule qui, pour imiter Bernadette, présente le chapelet à la sainte Vierge.

Quatorzième apparition : 2 mars. — "Je veux qu'on vienne ici en procession."

Quinzième apparition : 4 mars. — Immense public. Une heure environ d'extase tour à tour jubilante et attristée.

Seizième apparition : 25 mars, fête de l'Annonciation. — Une lueur céleste, plus éclatante que jamais, illumine la grotte. La Vision apparaît, souriante, regardant la foule comme une mère affectueuse regarde ses enfants. Bernadette, par obéissance, lui demande trois fois son nom. Levant alors les yeux au ciel, puis s'inclinant vers l'enfant, la Vierge répondit : "Je suis l'Immaculée Conception".

Dix-septième apparition : 7 avril. — Miracle du cierge qui brûle entre les doigts de Bernadette sans lui causer aucune douleur.

Dix-huitième apparition : La dernière apparition eut lieu le 16 juillet, en la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel. — Salut et sourire de la sainte Vierge. C'est son dernier regard à l'humble enfant, qui devint Soeur Marie-Bernard dans la Congrégation des Soeurs de la Charité de Nevers, où elle mourut en odeur de sainteté le 16 avril 1879, mercredi de Pâques, à trois heures de l'après-midi. Elle sera canonisée le 8 décembre prochain.

Chronique diocésaine

CHANGEMENTS AU COLLEGE

Le Révérend Père Joseph Béliveau, S. J., recteur à Edmonton, a été nommé recteur du Collège de St-Boniface. Le Révérend Père Faure a été nommé à Edmonton.

Le Révérend Père Béliveau est un enfant de St-Boniface, le fils de M. Hormidas Béliveau de la rue Désautels et le neveu de Son Excellence. Le Révérend Père Caron, S. J., enfant du Manitoba, devient Préfet. Les autres Pères sont: Rév. Père Jos. Beaupré, en charge des jeux; Rév. Père A. Bernier, professeur de Grec; Rév. Père J. Sabourin, professeur de Méthode; Rév. Père Noël Forget, professeur de Syntaxe; Rév. Père H. Bériault, professeur d'Eléments Latins. Il y a au collège, cette année, huit Pères originaires du Manitoba.

* * *

CINQUANTENAIRE A STE-ANNE

Le couvent des Révérendes Soeurs Grises à Ste-Anne vient de célébrer son cinquantième anniversaire. L'événement vaut la peine d'être signalé!

C'est en 1883 que M. l'abbé Giroux parvenait à y établir les Soeurs Grises. Les débuts furent bien modestes. Trois religieuses s'y rendirent ouvrir un petit couvent. Ce furent les Soeurs Lapointe, O'Brien et Lagarde. Depuis l'oeuvre a grandi. Des milliers d'enfants sont passés par ce couvent et l'oeuvre se continue. L'on a rappelé tous ces événements à Ste-Anne ces jours derniers au cours des fêtes qui y ont eu lieu. Une grande séance a été offerte au public. Sa Grandeur Mgr l'Archevêque y était présent ainsi qu'un bon nombre de prêtres. Le lendemain, à la messe d'actions de grâces, le Rév. Père Magnan, O. M. I., et provincial des Oblats a prononcé le sermon de circonstance et a rappelé les débuts héroïques des Soeurs de Ste-Anne.

* * *

PROFESSION RELIGIEUSE CHEZ LES RR. SS. GRISES

La belle chapelle des RR. SS. Grises se remplissait mardi dernier, 15 août, pour la cérémonie toujours belle et édifiante de la profession religieuse de quatre novices: Soeur O. Bourbonnière, Soeur E. Souka, de Saint-Boniface, Soeur C. Maurice, de Frontier, Sask., et Soeur L. Sabourin, de Saint-Jean-Baptiste.

L'officiant fut Mgr Jubinville assisté de M. l'abbé Decosse et de M. l'abbé Sabourin. Plusieurs membres du clergé étaient au chœur, M. le Curé Sabourin, curé de Saint-Pierre, donna le sermon de circonstance.

Ont fait leur entrée au noviciat, le 5 août, les jeunes filles suivantes :

Mlles Raymonde Perrin, Ste-Anne; Yvonne Prévost, South Junction; Lilian Harrison, Maryfield, Sask.; Adrienne Lacroix, Ile-des-Chênes, Man.; Aline Robert, La Broquerie; Annie O'Harro, Woodrow, Sask.; Sylvia Gervais, Antler, Sask.; Armande Latreille, Otterburne; Magdalena Tasch, Régina, Sask.; Georgette Papineau, St-Georges; Thérèse Gauthier, Gravelbourg, Sask.; Joséphine Choiselat, La Broquerie; Alexina Chénier, Régina, Sask.; Béatrice Proulx, Otterburne; Clarinda Girouard, St-Norbert; Simonne Piché, Laflèche, Sask.; Marie Jalbert, Laflèche, Sask.; Elizabeth Lawrence, Régina, Sask.

* * *

IMPOSANTE CEREMONIE CHEZ LES SOEURS OBLATES

Vendredi, le 18 août, il y eut chez les Soeurs Missionnaires Oblates de Saint-Boniface, une cérémonie de vêtue et de profession religieuse présidée par Mgr W.-L. Jubinville, P. D., V. G., assisté du R. P. J. Magnan, O. M. I., provincial, et de M. l'abbé A. Boulet, assistant procureur de l'Archevêché.

Le R. P. Blanchin, professeur au Scolasticat de Lebret, Sask., donna le sermon.

Ont revêtu le saint habit: Mlles Marie-Rose St-Hilaire, de St-Gilles, Qué., en religion Soeur M. St-Roch; Blanche-Emma Champagne, de Saint-Norbert, Man., en religion Soeur Marie-Réparatrice; Cécile Huel, de Gravelbourg, Sask., en religion Soeur M. St-René; Eugénie de Moissac, de Saint-Norbert, Man., en religion Soeur Marie-Thérèse; Alice Magnan, de Vacluse, Qué., en religion Soeur M. St-Prisque.

Ont fait profession temporaire: Soeur M. Charles-Edouard, née Cyprienne Choquette, de Lebret, Sask.; Soeur M. St-Raymond, née Annésie Côté, de Ste-Anne-des-Chênes, Man.; Soeur M. Joseph-Emile, née Gabrielle Pelletier, de Ste-Agathe, Man.; Soeur Marie de la Croix, née Françoise Chapman, de Cross Lake, Man.; Soeur M. St-Laurent, née Eva Muloin, de Grande Pointe, Man.; Soeur M. St-Raphaël, née Loretta Delvail, de Meyronne, Sask.; Soeur Louise du Sacré-Coeur, née Rosette Lamonde, de Notre-Dame de Québec, Qué.; Soeur M. St-Antonin, née Aline Lemieux, de Trois-Rivières, Qué.

Ont fait profession perpétuelle: Soeur Marie de l'Annoncia-

tion, née Dorothee Vallée, de Port Arthur, Ont.; Soeur M. St-Léon, née Lucia Magnan, de Vacluse, Qué.; Soeur Marie de la Visitation, née Marie-Anne Jacques, de Thetford Mines, Qué.

* * *

VISITE DU LIEUTENANT-GOUVERNEUR

Son Excellence le Gouverneur-Général du Canada, lord Bessborough, a fait une visite à la Province du Manitoba aux débuts d'août.

Le Gouverneur-Général a parcouru en automobile le 3 août, la région Est et Sud-Est de la Province. Il est passé par Lorette, Ste-Anne, La Broquerie, Marchand, St-Pierre, Otterburne, etc. Son Excellence s'est arrêtée à Lorette tout d'abord. La population entière l'y attendait. Les petits enfants lui présentèrent deux adresses. Son Excellence répondit en français. Même cérémonie à Ste-Anne, La Broquerie, St-Pierre et Otterburne. Partout le représentant de Sa Majesté a été reçu avec le plus bel enthousiasme. Chacune de ces paroisses avait pris un air de fête. Les pasteurs respectifs y étaient présents et ont présenté à Son Excellence les vœux de leur peuple.

Une longue suite accompagnait Son Excellence qui s'est déclarée enchantée de sa visite.

* * *

CHEZ LES REVERENDES SOEURS GRISES

Le 5 août a eu lieu une prise d'habit chez les Révérendes Soeurs Grises. La cérémonie a eu lieu dans l'historique chapelle de la Maison Provinciale. Onze postulantes ont pris l'habit. Monseigneur Jubinville était présent, accompagné des Révérends Pères Marcien et Joseph Beaupré, tous deux de la Compagnie de Jésus et tous deux enfants de Saint-Boniface. Le Rév. Père Marcien Beaupré a donné le sermon de circonstance.

* * *

PELERINAGE A OTTERBURNE

Le 6 août a eu lieu le pèlerinage à Otterburne, en l'honneur de saint Joseph. Plusieurs centaines de personnes y ont assisté. Le Révérend Père Parent, Rédemptoriste, a fait le sermon de circonstance. L'abbé Vinet, jeune prêtre récemment ordonné, a également pris la parole.

Nouvelles religieuses

LES PERES JESUITES AU COLLEGE ST-PAUL

Le Révérend Père Hingston, S. J., Provincial de la province canadienne de langue anglaise a annoncé que les Pères Jésuites avaient pris charge du Collège St-Paul, de Winnipeg.

Le Collège, fondé il y a quelques années, fut d'abord dirigé par les Oblats. Monseigneur de Winnipeg, après l'achat du nouveau site, confia le collège au clergé séculier. Il vient d'y appeler les Jésuites. La présence de la célèbre Congrégation à Winnipeg ne manquera pas de jeter un nouveau lustre sur cette institution, si chère au cœur de son fondateur. "Ad multos..."

* * *

CATHOLIQUES AU CANADA

La population catholique dans le Dominion d'après le dernier recensement est de 4,098,547 âmes, soit une augmentation de 708,910 depuis 1901.

Plus de la moitié des Catholiques se trouvent dans la Province de Québec. Il y a 715,848 Catholiques dans l'Ontario. Il y a 186,587 Grecs Catholiques. Le clergé canadien compte 7,016 membres dont 5,045 prêtres séculiers, et 1,971 religieux appartenant à 38 différentes communautés. On compte en plus 14 communautés de Frères et 96 communautés de femmes. Il y a actuellement au Canada 36,000 religieuses. Le Canada est représenté dans les missions par 1,103 personnes: 432 religieux et 671 religieuses.

* * *

PRATIQUE DE L'HEURE SAINTE

La pratique de l'Heure Sainte et de l'Heure d'adoration se répand de jour en jour, tant parmi le clergé que parmi les fidèles. A plusieurs reprises, les Souverains Pontifes ont encouragé ce mouvement. Dernièrement encore, "l'Osservatore Romano" nous apprenait que dans l'église Sainte-Anne (Cité du Vatican), vient d'être inaugurée, au nom du Saint-Père, l'oeuvre appelée en Italie des "Lampes vivantes": des habitants de la Cité du Vatican se relaient d'heure en heure devant le Tabernacle pour que le Dieu de l'Hostie ne soit jamais sans adorateurs.



PENSEE

La soutane du prêtre pèse plus dans la balance de Dieu que la redingote de Napoléon.

René Bazin.

Histoire de l'Ouest

LES ARCHIVES DE L'ARCHEVECHE

Lettre du R. P. Taché, Missionnaire Oblat, à sa mère

Mission de St-Jean-Baptiste de l'Île à la Crosse,
4 janvier 1851.

Ma bonne et tendre mère,

Bien des fois déjà vous m'avez demandé de longs détails sur le peuple que je suis chargé d'évangéliser. Malgré tout le plaisir que j'aurais eu à vous donner satisfaction plus tôt, j'ai cru devoir différer. S'il faut vivre longtemps avec une personne pour la bien connaître, cette condition est encore plus nécessaire quand il s'agit d'un peuple. Pour ma part, il me semble impossible, dans l'espace de quelques mois, de se former une idée exacte d'une nation, de saisir son caractère et ses inclinations, d'apprécier ses idées et ses moeurs, d'acquérir la connaissance de ses usages et de ses coutumes. Cette difficulté augmente encore par rapport à une nation dont on ignore la langue, dont cette langue n'a jamais été connue d'une seule personne capable de porter un jugement sain et réfléchi. Voilà pourquoi plusieurs de ceux qui ont écrit sur les nations sauvages ont, dans mes idées, si peu atteint le but que doit se proposer celui qui écrit : de faire connaître exactement les hommes et les choses. Les uns oubliant trop facilement les scènes cruelles, dont les peuples civilisés ne présentent que trop souvent l'affreux tableau, ne veulent voir dans les sauvages que des monstres à forme humaine qui, habitués à poursuivre les bêtes fauves, en ont pris et les instincts et la férocité. D'autres, au contraire, surpris de les voir exempts de ces ambitions, qui se réchauffent au foyer des exigences de la vie civilisée, s'obstinent à trouver en eux des traces du bonheur dont jouissait l'homme dans l'état primitif et dont la douce vie des patriarches laisse entrevoir l'heureux partage. Les uns et les autres, dans leurs poétiques descriptions, font des habitants des bois un peuple idéal qui ne se rencontre nulle part. Je dois vous faire un aveu qui ne plaidera peut-être pas beaucoup en faveur de mon jugement, mais qui, du moins, sera très vraie. Oui, je dois avouer qu'à mon arrivée parmi les nations sauvages, j'étais dans une profonde erreur à leur égard. La tête un peu farcie des élégantes descriptions et des tendres sympathies de l'illustre auteur d'Atala, et de quelques autres, et puis... je m'attendais à tout autre chose qu'à ce que je trouvai ; ma surprise fut à son comble, j'en pouvais à peine croire mes yeux. Si bien

que, parti du Canada avec la détermination et la promesse formelle de vous écrire souvent et bien au long sur les Sauvages, je rétractai alors cette promesse, et me dis: puisqu'on écrit que pour ne point faire connaître, je n'écirai point. Je n'avais point la prétention de faire mieux que tant d'autres plus habiles que moi. Voilà la raison du long silence que j'ai gardé sur le compte des Indiens dans les nombreuses lettres que je vous ai adressées, pour satisfaire et votre tendresse et la mienne. Aujourd'hui pourtant, je me rends à vos pressantes sollicitations. J'aborde cette question à regret, parce que je sens tout ce qu'elle a d'ardu et de difficile. Cette lettre, comme les autres, n'est écrite que dans le but de vous être agréable à vous et au petit cercle de parents et amis sous les yeux desquels elle peut naturellement tomber. Je n'ai qu'une prétention, celle d'être vrai.

Le vaste territoire de l'honorable compagnie de la Baie d'Hudson, en y comprenant celui du Nord-Ouest, est habité par quatre grandes familles de Sauvages, bien distinctes les unes des autres, mais dont les différentes tribus respectives offrent des caractères de ressemblance trop frappants, pour permettre d'en méconnaître l'affinité. Chacune de ces familles occupe une zone territoriale, légèrement oblique du Nord-Ouest au Sud-Est et dont le point de départ est au pied des Montagnes-Rocheuses. Premièrement, au Sud, sur la limite des Etats-Unis, on trouve les Pieds-Noirs, les Assiniboines, les Sioux, qui me semblent de même origine que les Iroquois, dont ils partagent l'ardeur guerrière, et une certaine grandeur d'âme trop souvent semblable à de la cruauté. — Secondement, plus haut, entre le 50° de latitude septentrionale et le 56°, habite la grande nation des Cris et Sauteux qui, dans le prolongement de sa zone, va rencontrer les Algonquins et autres tribus des Sauvages du Canada, avec lesquels la ressemblance de langage prouve évidemment l'unité d'origine. — Troisièmement, au bord de la Mer Glaciale, comme sur les côtes du Labrador, les Esquimaux, qu'on ne trouve pas plus bas que Churchill, au 59° de latitude septentrionale. Ils ne descendent pas plus au Sud dans la crainte, sans doute, de ne point trouver des glaces assez épaisses pour y pratiquer leurs habitations, ni un froid assez intense pour satisfaire leurs habitudes. Ces Esquimaux qui ne suivent que la côte, se rendent presque jusque sur les terres des Cris, laissant, entre leurs possessions et celles de ces derniers, un espace triangulaire, dont la base est au pied de la grande chaîne depuis le 67° de latitude septentrionale jusqu'au 56° et dont le sommet est à Churchill, déjà assez déterminé. — Quatrièmement, cette immense étendue de pays est habitée par une quatrième grande famille, qui seule sera l'objet de cette lettre. Cette nation non contente d'habiter le versant oriental des grands Monts, en peuple aussi les crêtes et s'étend même sur le penchant Occidental, jusqu'à une assez petite dis-

tance de l'Océan Pacifique. Les nombreuses tribus, d'au delà des Monts, semblent d'abord offrir, avec celles d'en deçà, des différences trop marquées pour permettre d'en faire un même peuple, mais une attention plus particulière laissera apercevoir bientôt, que ces différences ne tiennent qu'à la nature des circonstances, dans lesquelles se trouvent ces différentes peuplades. L'unité de langue tranche au reste toute la question. Quoiqu'il en soit, je ne prétends aujourd'hui vous parler que de celles qui se trouvent dans le diocèse que j'habite et qui se ressemblent tellement, que l'on peut dire avec une certaine exactitude: *Ab uno disce omnes*.

Ces différentes tribus sont celles des Montagnais, des Mangeurs de Cariboux, des Castors, des Larcis, des Plats-Côtés de Chien, des Couteaux-Jaunes, des Esclaves, des Peaux de Lièvre, et enfin de Loucheux ou Querelleurs. La nation n'a point de nom particulier; je lui donnerai néanmoins celui de la tribu au milieu de laquelle je me trouve et que ses membres traduisent modestement dans leur langue par le mot d'hommes (*Denè*). J'ignore complètement pourquoi nos Canadiens lui ont donné le nom de Montagnais (1), puisque la tribu qui le porte est précisément la plus éloignée de la grande chaîne et qu'il n'y a pas une seule montagne considérable dans le territoire qu'elle occupe. Les Anglais ont adopté la dénomination que lui avaient donnée les Cris, le mot "*Tchipeweyân*", dont je crois voir l'étymologie dans les deux mots *Tchipaw* (pointu) et *Weyân* (peau). La raison de cette étymologie viendrait de ce que les Montagnais, qui ne s'étendaient pas autrefois au Sud, ne trouvant point d'écorce de bouleau, étaient forcés de faire leurs canots avec des peaux; de plus, alors comme maintenant, ces canots étaient très élancés, ce qui fait que les Cris, en les voyant, ont pu dire: "*Tchipaw-weyân-oji* (pointu peau canot), puis le mot *Oji* (canot) *Tchipaw-weyân*" ou "*Tchipeweyân*". D'autres attribuent l'origine du mot "*Tchipeweyan*" à la forme primitive de leurs vêtements qui se terminaient en pointe devant et derrière.

Des savants distingués n'ont pas craint d'avancer que tous les naturels d'Amérique se ressemblent parfaitement, à l'exception des Esquimaux. Cette assertion peut être vraie, par rapport aux nations que je ne connais pas, mais je crois pouvoir affirmer, sans témérité, qu'il eût fallu faire une autre exception en faveur de la nation dont je vous parle. Ses moeurs, ses inclinations, plusieurs de ses usages, sa langue et aussi sa conformation extérieure sembleraient indiquer qu'elle appartient à

(1- Ce mot Montagnais a induit en erreur certains auteurs qui disent que nos Sauvages sont une tribu de Sauteux, avec lesquels ils n'ont point l'ombre de ressemblance. Ce nom ne doit pas non plus faire croire qu'ils soient semblables aux Montagnais du Saguenay. Ce sont ces derniers qui doivent être regardés comme tribu d'Algonquins.

une souche différente de celle dont on la fait descendre généralement. La nation des Montagnais est certainement une des plus inconnues de l'Amérique. Ceux qui en ont parlé ont fait, comme pour tant d'autres choses, ils l'ont jugée à pari, et comme elle aucune part avec ses voisins, ce jugement se trouve complètement faux. Ce qu'en dit le chevalier McKenzie est assez exact, et il est à regretter que cet intrépide voyageur se soit resserré dans des limites si étroites, en parlant d'un peuple qui mériterait d'être plus connu.

Les bornes d'une lettre ne me permettront pas de vous le faire connaître aussi bien que je désirerais, je ne puis qu'esquisser les traits principaux. Un mot, du moins, sur la triple position de ces Sauvages, à l'arrivée des Missionnaires, pour donner une idée de leurs besoins intellectuels, moraux et physiques.

1. Position intellectuelle. — Ceux qui prétendent à l'honneur insigne de n'être que des Orang-outangs, mieux peignés et mieux rasés que leurs ancêtres, m'honoreraient, sans doute, d'un sourire de pitié en m'entendant parler de la position intellectuelle de Sauvages qui, d'après eux, sont tout au plus des Jokos et des Babouins. Quant à moi, je ne vois dans les enfants des bois que des membres de la grande famille dont le chef a été créé "à l'image et à la ressemblance" de l'Intelligence Suprême. Nos Montagnais ont donc de l'intelligence, et il ne faut pas une longue étude pour s'en convaincre: la facilité avec laquelle ils apprennent des choses, dont ils n'ont jamais eu la moindre idée, prouve que la nature a autant fait pour eux que pour les autres. Il est vrai qu'on ne trouve point parmi eux de ces génies transcendants qui, souvent, ne doivent l'éclat dont ils brillent qu'à la position dans laquelle ils se trouvent; d'un autre côté, les extrêmes médiocrités ne sont pas plus communes qu'ailleurs. Tous sont doués d'une portion moyenne d'intelligence.

Le premier stage que l'homme doit faire de sa raison, est, sans doute, de s'élever à la connaissance de son auteur: "Donnez-moi l'intelligence, dit le Prophète, et je m'appliquerai à connaître votre loi". Aussi, nos Montagnais, sans autre lumière que celle de leur raison, sont parvenus à la connaissance de Dieu sans ce mélange grossier d'absurdités qui captivait les peuples les plus éclairés de l'antiquité. Ils croyaient en un seul Dieu, créateur et conservateur de tout, rémunérateur de la vertu et vengeur du crime; et un Dieu éternel dont les soins providentiels s'étendaient à tout ce qui existe. Seulement, peu faits aux idées purement spirituelles, ils supposaient ce Dieu revêtu d'une forme humaine dont les proportions gigantesques répondaient à son pouvoir absolu et dont la délicatesse des organes lui permettait de voir et d'entendre du haut du ciel tout ce qui se faisait et disait sur la terre. Cette idée de la divinité me paraît la plus exacte qu'ait jamais eue un peuple privé de l'immense oïenfait

de la révélation. Nos Sauvages l'avaient puisée dans la contemplation de la nature.

"Les cieux racontent la gloire de Dieu": comment, dans leur admirable langage, n'auraient-ils point parlé à l'intelligence de Celui dont ils sont l'unique abri? Le grand livre de la création est écrit en caractères trop saillants et trop lumineux pour que l'enfant des bois puisse n'en point faire la lecture. Aussi la contemplation du ciel, avec les merveilles de ses mondes, l'examen de la terre, la majesté silencieuse des forêts portent invinciblement à la connaissance du divin architecte dont la pensée féconde a fait éclore tant de prodiges. Il faut une grande perversité dans le vice-roi de la création pour oublier le souverain qui, par un miracle continu de bonté, prodigue "le pain de chaque jour" à celui même qui ne sait pas en prévoir le besoin. Nos Montagnais ne s'étaient point associés à l'insensé qui a dit, dans son coeur, "il n'y a point de Dieu". Au contraire, chaque feuille de la forêt, chaque brin d'herbe de la prairie, chaque goutte d'eau des lacs, chacun des nombreux habitants des eaux, de l'air et de la terre leur redisait une des lettres qui forment les noms de Créateur (Ni-ottsé) et de puissant (Yeddariyé) qu'ils donnaient à Dieu.

Il est surprenant qu'avec ces idées sur la divinité, les Tchipeweyans n'eussent aucun culte ni aucune cérémonie religieuse quelconque. Seulement, aux réunions, surtout aux festins, quelqu'un des vieillards exhortait l'assemblée à reconnaître la libéralité de Dieu, à éviter le mal qui seul peut suspendre le cours des bienfaits du Tout Puissant. Suivait une fervente prière pour demander la santé, le succès à la chasse et autres choses nécessaires à la vie présente. On jetait ensuite au feu et on enterrait sous le foyer quelques bouchés des aliments qui devaient être offerts aux conviés. Quelques sacrifices plus considérables avaient aussi lieu, mais si rarement, qu'ils n'étaient, pour ainsi dire, point d'usage. Tel est absolument tout le culte public que cette nation rendait à la divinité. On trouve pourtant quelques traces de jonglerie, mais, outre qu'il est permis de les croire de provenance étrangère, ce n'était guère que des prières accompagnées de plus de bruit que les autres. Les jongleurs avaient, sans doute, la prétention de passer pour des hommes extraordinaires, mais ils ne s'adressaient jamais qu'à Dieu, et ces superstitions n'avaient jamais les résultats fâcheux qu'elles ne présentent que trop souvent chez les peuples voisins. Le culte particulier était assez universel. Quelques personnes adressaient tous les jours à Dieu de ferventes prières; d'autres ne le faisaient que dans les circonstances critiques. J'ai entendu raconter plusieurs exemples qui prouvent combien les prières de ces âmes simples étaient puissantes auprès de Celui qui a dit: "Demandez, et vous recevrez". Voici un fait entre plusieurs: J'examinais un jour la

main d'un vieillard privé de son pouce; s'étant aperçu de mon attention, il me dit d'un ton de conviction qui me toucha: "Vois cette main. J'étais un jour à la chasse, en hiver, loin de ma loge. Il faisait froid. Je marchais; tout à coup j'aperçois des caribous; je les approche, je les tire, mon fusil crève, et m'emporte le pouce. Déjà beaucoup de mon sang n'était plus. En vain je m'efforçai d'en tarir la source: impossible. Peu à peu je prenais froid. J'essayai d'allumer du feu: impossible. Alors j'eus peur de mourir; mais, me souvenant de Celui que tu nommes Dieu, et que je ne connaissais pas bien, je lui dis: "Mon grand-père, (Sé tsiyé), on dit que tu peux tout, regarde-moi, et, puisque tu es le Puissant, soulage-moi". Tout à coup, plus de sang; ce qui me permit de mettre ma mitaine. Je regagnai ma loge, où j'écrasai de faiblesse en entrant. Je compris alors", ajouta-t-il profondément ému, "je compris alors quelle est la force du Puissant. Depuis ce moment, j'ai toujours désiré le connaître. C'est pourquoi, ayant appris que tu étais ici, je suis venu de bien loin, pour que tu m'enseignes à servir Celui qui m'a sauvé cette fois et qui seul nous fait vivre tous."

Sans avoir lu St. Paul, nos Sauvages croyaient à "une multitude d'esprits de malice, répandus dans l'air", ennemis de Dieu et des hommes, toujours en guerre avec le premier, sur lequel ils avaient quelquefois l'avantage, ce dont ils ne se servaient que pour nuire à l'homme. Aussi attribuaient-ils à ces esprits mauvais tous leurs revers, leurs maladies et surtout la mort, quand elle arrivait avant la décrépitude de l'âge. Ils croyaient que ces esprits n'avaient pris naissance qu'après le déluge; que, de plus, ils avaient une union très étroite avec les animaux, ennemis de l'homme ou qui lui inspirent de l'horreur, entre autres les serpents. De là une extrême attention à ne rien dire contre ces animaux, dans la crainte d'exciter leur courroux. Quoique le mot blasphème se trouve dans leur langue, ce crime si commun parmi les chrétiens était inconnu parmi eux. Ils croyaient que des paroles injurieuses, contre la divinité, ne pouvaient qu'augmenter leurs peines.

Quoiqu'extrêmement bornés dans leurs connaissances historiques, nos Sauvages avaient néanmoins conservé quelques-uns des grands traits de l'histoire du genre humain. Outre un souvenir vague de la création et de la chute de l'homme, par la femme, leur tradition se joint au récit de Moïse pour dire avec lui et dans les mêmes termes: "Il y avait des géants sur la terre". "Les eaux inondèrent tout, et couvrirent toute la surface de la terre." Les hommes se dispersèrent "ensuite dans toutes les régions du monde." Le "feu tomba du ciel" et brûla la terre.

Dans l'histoire de leur déluge, ils remplacent l'arche par une petite île flottante, sur laquelle quatre personnes, des animaux et des oiseaux trouvèrent leur salut et échappèrent à la ruine gé-

nérale. Une pareille tradition, trouvée chez un peuple infidèle, au dix-neuvième siècle, étonnerait, je suppose, l'ignorante incrédulité des philosophes du dix-huitième.

Vous n'apprendrez peut-être pas, sans intérêt, le récit de l'une de leurs fables, qui peut paraître ridicule, mais qui me semble renfermer une forte preuve en faveur de ceux qui prétendent que l'Amérique a été peuplée par des émigrations venues de l'Asie. Voici la tradition: Au temps des grands hommes, l'un d'eux se promenait sur les bords du grand lac glacé (Mer Glaciale). Il était si grand qu'un homme ordinaire se mettait dans le pouce de sa mitaine, ce qui ne l'incommodait nullement. Ce géant en rencontra un autre et engagea un combat singulier avec lui. Se sentant près de succomber, il s'adressa au petit homme, qui était dans sa mitaine, et lui dit: mon petit-fils, coupe les jambes de mon adversaire, car il est plus fort que moi. Le petit homme obéit et le colosse tomba à la renverse, en travers du grand lac, de façon que sa tête touchait l'autre rive. Ce qui forma comme un pont, sur lequel les caribous passaient de l'autre bord à celui-ci. Plus tard, une femme entreprit le trajet et y réussit, après plusieurs jours de marche. Elle apportait du fer et du cuivre, elle fut bien accueillie par les Montagnais, auxquels elle donna ce fer. Elle fit ensuite plusieurs voyages, mais ayant été insultée par quelques hommes, elle s'enfonça dans la terre et emporta avec elle tout le fer. Dès lors, dit le récit, les émigrations cessèrent.

Les Esquimaux, qui ont la même tradition, prétendent que les cariboux émigrèrent encore de ce côté. Le fait est, que ces animaux disparaissent quelquefois, tout à coup, pour reparaitre ensuite en égale ou même plus grande abondance. Un autre fait non moins significatif est, qu'avant l'arrivée des Européens parmi les Montagnais, ceux-ci n'avaient point d'ustensiles de métal et qu'ils se rappelaient d'en avoir perdu l'usage à une époque assez rapprochée. Ils expliquent aussi, par la chute de leur géant la paralysation des efforts sans nombre et presque sans résultat, qui ont été faits pour découvrir le passage du Nord-Ouest. Cette dernière assertion prouve clairement que le corps de leur géant n'est pas autre chose qu'un pont de glace sur lequel ils ont passé. Les voyages de cette femme sembleraient indiquer que les émigrations ont eu lieu à différentes époques et que, ne pouvant point expliquer leur cessation, ils l'ont attribuée à la disparition de cette femme. Quelques autres traditions et des explications de la précédente pourraient peut-être offrir quelque intérêt, mais je dois résumer et me souvenir que j'écris une lettre et non un volume. Le vice principal de ces narrations est le manque de chronologie; ceci ne surprend pas dans un peuple, dont chaque membre ignore et son âge et celui de ses enfants.

(A suivre.)